

N° 161 Prix 1 fr. 20

Belgique: 1 fr. 50



La Douma avait été rouverte après un service solennel

(p. 5098)

C. I.

LIVRAISON 641

Librairie Moderne

danoc.org
Paris, 21-1-1933
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

Durant cette marche périlleuse, les croiseurs dont les matelots avaient entendu la fusillade, avaient commencé à bombarder la ville.

Ce bombardement causa de sérieuses pertes aux indigènes et le résultat de cette énergique démonstration fut que le pacha de Casablanca fit livrer au Consulat les soldats marocains qui avaient fait feu sur nos troupes...

Ces soldats devaient rester comme otages entre les mains des français et ils seraient immédiatement fusillés si les rebellions et les troubles continuaient...



Jacques Valbert avait assisté aux premiers engagements qui avaient eu lieu entre les troupes françaises et les troupes marocaines qui cernaient Casablanca.

Avec quelques autres correspondants de journaux, il avait reçu le baptême du feu, car le canon tonnait dru et les balles sifflaient à ses oreilles.

Du large, un cuirassé soutenait l'artillerie de campagne toutes les fois que celle-ci n'était pas suffisante.

La plaine entourant Casablanca est limitée à quinze cents mètres environ par des collines fermant l'horizon.

L'ennemi, abrité derrière cette ligne de collines, s'avangait prudemment et se retirait tout de suite après avoir fait feu.

Mais la bataille du jour n'était pas aussi meurtrière que les escarmouches de la nuit, car d'audacieux maraudeurs ne craignaient pas de s'aventurer en plein camp français. Parfois, cependant, on en saisissait quelques-uns.

Ce fut ainsi qu'un beau matin, en sortant de sa tente, Jacques Valbert vit passer près de lui, encadré par deux fusiliers marins un misérable qu'il crut reconnaître.

Il s'avança d'un pas et poussa une exclamation de surprise...

L'homme tourna les yeux vers lui et le journaliste ne put plus douter. C'était bien Dubois, l'aventurier belge qui, tant de fois, avait joué des mauvais tours à notre service de renseignements...

Il s'avança vers les soldats et demanda :

— Qu'est-ce que cet homme a fait ?

— C'est un espion, monsieur ; nous le conduisons au général qui décidera de son sort.

Le prisonnier regarda Valbert avec arrogance. Il l'avait reconnu, lui aussi, et se demandait si ce journaliste allait le charger devant le général.

Mais Valbert ne se souciait guère de dénoncer les actes antérieurs du misérable. Il n'ignorait pas que le seul fait de s'être introduit de nuit, dans nos lignes, vêtu en arabe, allait valoir à Dubois la peine de mort.

Et, en effet, un quart d'heure plus tard, l'espion, les traits décomposés, toujours escorté des deux hommes et suivi d'un lieutenant qui allait commander la sinistre parade, sortait de la tente du général Drude.

Le peloton d'exécution fut vite formé. Douze gueules de fusils se tournèrent vers Dubois. Le lieutenant leva son sabre, en criant :

— Feu !...

Et le misérable tomba foudroyé par la terrible décharge.

L'officier se courba sur lui et déchargea, à son tour, son revolver. Puis il se redressa, haussa les épaules et revint vers la tente de son chef.

Jacques Valbert, rêveur, se mit à errer dans le camp.

— Non, rien ne se perd ! murmura-t-il. Tôt ou tard, nous recevons ou notre châtiment ou notre récompense.

*
**

Mais il y avait un autre espion, un autre coupable, qui devait trouver une mort tragique, là où il croyait rencontrer l'amour.

C'était bien Marguerite Gerbert qui se trouvait au Bellevue-Palace. Mais la jeune femme ne se souciait plus de Smolten. Elle était en flirt réglé avec un officier italien qui n'était autre que le frère de la pauvre fillette assassinée par le misérable.

Néanmoins, la jolie femme fit bon accueil à son ancien amant et celui-ci se mit à lui raconter ses aventures sans s'apercevoir de la froideur croissante de son auditrice.

Il en était justement à son arrivée au fort quand, soudain, la porte du boudoir dans lequel Smolten et son et son ancienne amie causaient, fut brusquement ouverte et un officier de bersaglieri parut sur le seuil.

Il paraissait hors de lui.

— C'est donc toi, l'espion allemand qui a assassiné ma sœur ?

— Aldo ! vous êtes fou ! dit Marguerite Gerbert, s'élançant au devant de son visiteur inattendu.

— Non, j'ai tout entendu et je vais châtier ce misérable de ma main !

Joignant le geste à la parole il avait déchargé son revolver sur Smolten qui s'était effondré.

Puis se détournant de la belle créature qui se cramponnait à lui, il se dégagea en disant froidement :

— Adieu, madame. Je prie Dieu de ne plus jamais vous rencontrer sur mon chemin.

Le jeune homme, par un miraculeux hasard, put sortir de l'hôtel, avant que les appels de Marguerite Gerbert n'eussent donné l'alarme.

D'ailleurs, la direction de l'hôtel, soucieuse de son bon renom fut d'accord avec le consulat allemand pour ne donner aucune suite à ce drame. Smolten fut censé s'être suicidé et nul n'en parla plus jamais.

Quant à Mme Gerbert, elle jugea plus prudent d'interrompre son voyage et de rentrer auprès de son mari, qui ne sut jamais rien de ses mésaventures

CHAPITRE DCX

UN ATTENTAT

La France entrait dans une ère politique nouvelle.

Des hommes nouveaux avaient pris les rênes du gouvernement et ils s'efforçaient vers un idéal plus humain, sans toujours y réussir d'ailleurs...

Après avoir été si longtemps à la peine, les courageux avocats du malheureux condamné de l'Île du Diable furent enfin à l'honneur.

M. Fallières avait, maintenant, comme collaborateurs, M. Clemenceau, à la présidence du Conseil et le général Picquart, au ministère de la Guerre.

Hélas! le plus grand artisan de la revision, celui qui s'était quotidiennement battu pour le triomphe de la Justice, était mort...

Emile Zola n'avait pas eu, lui, la joie de voir triompher la vérité et la justice. Il était mort sans avoir cessé d'être persécuté, d'être lapidé et traîné dans la boue...

Il avait été vilipendié, calomnié; mais comment réparer maintenant cette injustice vis-à-vis de lui, qui dormait son dernier sommeil dans le cimetière de Montmartre?...

Cependant, Clemenceau et ses amis avaient à cœur de rendre publiquement justice au mort...

Et, un beau jour, en une séance de la Chambre, séance qui ne manqua pas d'être assez orageuse, Clemenceau enleva le vote d'un hommage posthume à l'écrivain.

Ses cendres seraient transportées, de façon solennelle, au Panthéon, et il reposerait définitivement aux côtés des grands morts pour qui le monument avait été construit, ce monument qui porte à son fronton :

« Aux grands hommes, la patrie reconnaissante! »

Cet hommage voté, on fixa la date de la translation des cendres qui aurait lieu le 4 juin 1908.

Dès la veille, le mercredi soir, à sept heures, des masses de curieux, dont un certain nombre, il faut l'avouer, faisaient montre de sentiments hostiles, se groupaient aux abords du cimetière Montmartre et sur le pont Caulaincourt.

On avait appris, — par quelles voies? car il avait été décidé que cela serait tenu secret, — que l'exhumation du cercueil de Zola aurait lieu ce soir-là. Cette cérémonie devait avoir un caractère d'intimité et de simplicité ainsi

qu'en avaient disposé MM. Bruneau et Desmoulins, qui s'en étaient chargés.

Cependant, Mme Zola, accompagnée de Pierre et de Denise, les deux enfants de son mari, qu'elle avait entièrement adoptés et à qui elle voulait faire donner le nom de leur père, ainsi qu'en témoignait la requête qu'elle avait adressée au Conseil d'Etat, était venue au cimetière avec quelques amis qui voulaient assister à la triste cérémonie.

Quand, enfin, la tombe eut été ouverte, le cercueil de chêne, apparut rongé, disloqué, hors d'usage.

Il fallut téléphoner aux pompes funèbres et une demi-heure plus tard, un autre cercueil arrivait avec le fourgon qui devait porter la bière au Panthéon.

A l'intérieur, la chappe de plomb était intacte. On n'eut donc qu'à la déposer dans le nouveau cercueil et à poser sur celui-ci la plaque de métal qui scellait l'autre.

Pendant ce temps, Mme Zola, dont les nerfs étaient à bout, était remontée avec les deux enfants, Pierre et Denise, dans son automobile qui devait la conduire directement au Panthéon.

Une heure plus tard, au grand trot, le fourgon, suivi de véhicules de toutes sortes, portant les amis de Zola, prenait le même chemin.

Une victoria, dans laquelle étaient montés un commissaire de police et un officier de paix, allait en avant.

Mais à la hauteur de la place Saint-Michel, un barrage d'agents coupa le cortège, laissant passer seulement la victoria et le fourgon, si bien que ces deux voitures, ayant pris par des rues détournées, arrivèrent au Panthéon sans que personne ne s'en aperçut.

La nuit était tombée.

Mais il s'avéra que cette mesure était sage. Car, malgré que le gouvernement eut donné des gages de bien-

veillance, même à ses ennemis, malgré qu'il eut grâcié les auteurs du complot royaliste, malgré tout, des cris hostiles emplissaient le boulevard Saint-Michel. Tous les étudiants d'Action Française étaient là, prêts à pousser des cris de rébellion, des cris de mort.

Déjà, lorsqu'avait passé la voiture, dans laquelle se tenaient Mme Zola et les deux enfants de son mari, des cris avaient éclaté et Denise avait fondu en larmes.

Enfin, l'on était arrivé sans autre incident.

Le corps avait été placé sur le catafalque, disposé pour le recevoir, au milieu de la rotonde centrale.

Quelques-uns des amis d'Emile Zola, parmi lesquels : MM. Bruneau, Ferdinand Desmoulins, Dumortier, Paul Brulat, devaient veiller autour du catafalque.

Cette veillée funèbre, ils l'offraient de bon cœur aux mânes de leur grand ami mort...

Le lendemain, devait avoir lieu la cérémonie officielle.

La façade du monument avait été décorée de tentures noires, brodées d'argent. Des torchères de bronze brûlaient à l'entrée .

La foule, retenue tout autour de la place, par des cordons de police, poussait des cris divers. On entendait, parmi mille rumeurs :

— Gloire à Zola!...

Et, en même temps, un cri furieux :

— A l'eau! à l'égoût!

Au premier rang du cortège, Mme Zola, au bras de M. Dujardin-Beaumetz, éclatait en sanglots et cachait son visage dans son mouchoir...

Les gens défilaient devant le catafalque et serraient les mains de MM. Bruneau et Ferdinand Desmoulins.

Dans la rue, le vacarme continuait.

La veille, à minuit, une quarantaine d'arrestations

avaient dû être opérées et les étudiants d'Action Française avaient juré de prendre leur revanche.

Et, toute la nuit, tandis qu'autour du cercueil les dévoués veillaient, le service d'ordre avait été sur les dents.



L'aube se leva, enfin; une aube resplendissante d'été.

La foule, dans les rues avoisinant le Panthéon, commençait à affluer; mais le service d'ordre était extrêmement strict: seuls passaient les porteurs de cartes.

Dans la rotonde, à quelques pas du catafalque, une tribune rouge et or se dresse. Malgré les draperies mortuaires, on a fait effort pour que le décor ne soit pas trop sinistre; le tricolore alterne avec la moire blanche voilée de crêpe; des plantes vertes, des fleurs, les ors des crêpines confèrent à la cérémonie un air de fête.

Et plus encore, les vêtements de grande cérémonie des assistants, doivent révéler ce souci.

Les officiers arrivent, tous en grand uniforme; puis c'est le vice-recteur de l'Université, précédé d'un massier en robe, dont la lourde massue d'argent est voilée de crêpe...

C'est enfin M. Fallières, en habit, la poitrine barrée du grand cordon de la Légion d'honneur.

Voici encore, Lucie et Alfred Dreyfus, en compagnie du général Picquart, marchant lentement, en silence, plongés dans leur souvenirs du temps passé, de l'époque où celui qu'ils accompagnent maintenant à sa dernière demeure terrestre, était leur courageux champion.

Autour de la dépouille du grand mort, les assistants forment un demi-cercle.

Près de Mme Zola, Jeanne et les deux enfants de l'écrivain se tenaient tout émus; Picquart et les époux Dreyfus venaient ensuite.

La musique avait joué « La Marseillaise », puis le prélude de « Messidor », de Gounod; elle venait d'achever la « Marche funèbre » de Bethoven et commençait le premier accord de la « Symphonie en ré » de Beethoven, qui devait accompagner en sourdine, le discours du ministre.

Alors, M. Doumergue, grand maître de l'Université ministre de l'Instruction publique et des Cultes, monta, d'un pas lent, tandis que la foule, recueillie, faisait silence, les degrés menant à la tribune et, d'une voix ferme, vibrante, il commença :

« Monsieur le Président de la République,

« Mesdames, messieurs,

« En accordant aux cendres d'Emile Zola, les honneurs du Panthéon, c'est à la mémoire d'un grand citoyen que le Parlement a voulu rendre hommage.

« Cet hommage n'est ni prématuré, ni excessif...

« Il n'est pas nécessaire que la reconnaissance nationale soit tardive pour qu'elle paraisse justifiée.

« N'est-ce pas, au contraire, la spontanéité qui donne la mesure de sa grandeur? Et ceux qui viendront après nous ne verront-ils pas dans l'empressement que nous avons apporté à cette glorification, la preuve la plus décisive de la vivacité des sentiments qui nous l'ont inspiré.

« Cette gloire que d'aucuns, mal renseignés, ou de parti-pris nient, en réaction, contre la vérité, triomphe !

« Comment l'avenir pourrait-il, ne pas ratifier cette glorification du citoyen qui, dans une heure tragique et douloureuse de notre histoire, n'a pas hésité à sacrifier son repos, son bien, sa liberté et sa vie même, s'il l'avait fallu, dans un admirable et tranquille courage dont il avait trouvé l'inspiration dans sa conscience, afin de sauver la Vérité et la Justice et cela doit lui donner le droit au respect de tous ses concitoyens... »

Le ministre, après avoir rappelé les craintes, les hésitations des meilleurs en face de la coalition du mensonge, de la calomnie, évoqua le souvenir de tous ceux qui surent défendre la Vérité.

Il fit d'Emile Zola un portrait remarquable.

Luis il s'arrêta un instant, reprit et retraça, en phrases vigoureuses et colorées, l'esprit de la lutte que, durant tant de semaines, de mois, d'années, se livrèrent les partisans et les adversaires de la Vérité et de la Justice.

« Il n'est plus là pour voir le triomphe de la Vérité, le triomphe de son espérance à laquelle aucune déception n'avait pu le faire renoncer; mais il avait cependant, entrevu un des rayons de l'aube triomphale.

« Avant même l'arrêt de la Justice, devant lequel s'inclinent tous les bons français, une mort soudaine venait l'emporter, effleurant en même temps, la compagne à l'âme haute, courageuse et discrète sur qui il s'était appuyé avec confiance et qui avait été sa consolatrice dans les jours d'épreuve. Cette compagne dont la dignité et la noble douleur avait imposé le respect aux plus violents et fait taire leurs injures et dont la pieuse affection va au delà de la tombe, en un deuil touchant, qui honore la mémoire du mort à l'égal de l'honneur que la nation reconnaissante a voulu lui rendre aujourd'hui! »

M. Doumergue descendit de la tribune, et passant devant Mme Zola, il s'inclina très bas. Mais la veuve de l'écrivain sanglotait, le front dans ses mains et ce fut à grand'peine que la pauvre femme parvint à le remercier.

Les dernières notes de la « Symphonie » de Beethoven, éclataient. La foule écoutait dans un recueillement fervent, presque religieux, puis, après un bref silence, retentirent les premiers accords du « Chant du Départ ».

Soudain, une détonation retentit.

Et, avant même que l'on se fut rendu compte de ce dont il s'agissait, trois coups de revolver crépitaient subitement.

Le commandant Dreyfus, atteint à l'épaule, s'abaissait, couvert de sang...

Une panique s'était emparée des assistants. Certains, affolés, par cette soudaine fusillade, s'étaient précipités vers les issues ; cependant quelques-uns avaient gardé assez de sang-froid pour appréhender l'assassin qui, son crime commis, était resté là, son arme, fumante encore, à la main...

Et cet homme semblait tout heureux d'avoir commis ce crime infâme ; il contemplait son œuvre, immobile, un sourire sardonique aux lèvres...

Ce fut Mathieu Dreyfus qui, le premier, lui mit la main au collet ; l'homme tenta un instant de résister, mais il dut s'avouer vaincu et quelques policiers, accourus en hâte, vinrent se saisir de lui.

— Avez-vous tiré à balle ? criait Mathieu Dreyfus.

— Non ! répondit l'homme, dont le sourire sarcastique s'accentua.

C'était un homme de plus de soixante ans, élégamment et confortablement vêtu, d'allures élégantes et distinguées.

— Mais c'est Gregori ! s'exclama un journaliste qui s'était glissé parmi la foule entourant l'assassin.

— Oui, répondit celui-ci... C'est Grégori qu'on met en pièces, au nom de la Vérité, de la Liberté, de la Justice, que sais-je encore...

Le coupable exagérait. A la vérité, il avait été quelque peu malmené par la foule qui entourait Dreyfus dans les premiers instants; mais, maintenant que les inspecteurs de police l'encadraient, personne ne l'attaquait plus...

Cependant Alfred Dreyfus, pendant que son frère et ses amis, s'étaient emparés de l'assassin, était toujours à terre et Lucie, désespérée, jetait autour d'elle un regard suppliant. Elle semblait implorer du secours et Picquart, agenouillé près d'elle et qui déboutonnait rapidement le dolman du blessé, se retourna vers les assistants et cria à pleins poumons pour être sûr d'être entendu :

— Vite un médecin !

Le secours ne fut pas long à arriver. Un docteur, le professeur Pozzi, se présenta, examina les blessures et affirma :

— Ici, je ne puis rien faire, il me faut une voiture d'ambulance pour emmener de suite le blessé au Val-de-Grâce.

Mme Dreyfus se tordait les mains, elle tremblait de tous ses membres et, d'une voix que l'inquiétude faisait vibrer, elle demanda :

— Mon mari va-t-il mourir ?

Le médecin haussa les épaules.

— Je ne peux rien vous dire encore, madame. Une balle l'a atteint à l'épaule, une autre au côté gauche, un peu au-dessous de la clavicule : il est possible que le poumon soit touché.

Puis les secours commençant à s'organiser, on vit arriver des porteurs avec une civière. Avec d'infinies précautions, ils soulevèrent le blessé et le déposèrent sur le brancard.

La foule, émue, s'écarta en silence pour laisser passer les porteurs et leur tragique fardeau. Lucie les suivit, tandis que Picquart marchant à côté d'elle, s'efforçait de faire appel à son courage de femme de soldat ; mais elle ne l'entendait pas ; elle était incapable de l'écouter ; elle était effondrée dans son immense douleur.

Mon Dieu ! si la mort lui ravissait son mari, maintenant, après tant d'années de tourments et de souffrances morales... elle en mourrait elle aussi !

Ils arrivèrent enfin près de la voiture d'ambulance et Lucie y monta pour ne pas se séparer de son mari. La voiture se mit en marche et général Picquart lui cria :

— Je vous rejoins !

Il voulait assister de son mieux, cette malheureuse femme dans son malheur. Il arrêta un fiacre et se fit conduire au Val-de-Grâce.

Le « Chant du Départ » s'achevait. Le piquet d'honneur, se tenant devant le Panthéon, présenta les armes ; puis le cercueil fut emporté à l'intérieur du temple des Grands Hommes et déposé dans un caveau.

Alfred Dreyfus était réhabilité, on lui avait décerné la croix de la Légion d'honneur, Picquart était devenu général et ministre de la Guerre, Emile Zola reposait au Panthéon...

Maintenant, nulle voix ne pouvait plus s'élever et crier : « La France est injuste ! »

La justice régnait partout ; on réparait toutes les iniquités, on redressait tous les torts...

Mais un criminel avait été capable de lever une main homicide sur Alfred Dreyfus !... Qui donc avait soudoyé cet homme ?

Il avait été arrêté, il appartenait, maintenant, à la justice de lui faire avouer les noms des véritables instigateurs du meurtre.

On avait, sur-le-champ, transporté Alfred Dreyfus dans la salle d'opérations.

Lucie était restée debout, dans le couloir. Son visage avait perdu toute couleur. Dévorée d'inquiétude, elle jetait sur la porte derrière laquelle on était en train d'opérer son mari, des regards d'une inexprimable anxiété.

Que cette porte était longue à s'ouvrir ! Ah ! Qu'elle avait hâte de voir apparaître le chirurgien ! Qu'allait-il lui dire ? Dans quel état se trouvait son cher blessé ?

Sans s'en rendre compte, elle se tordait les mains, et adressait au Ciel cette douloureuse prière :

— O, mon Dieu, ne le laisse pas mourir ! Sois pitoyable envers lui comme il l'a été envers ceux qui l'ont persécuté !

Entre temps, le général Picquart était arrivé à son tour. Il s'avança vers elle.

— Comment va votre mari ?

— Je ne le sais pas encore.

Elle eut grand peine à prononcer ces quelques mots, car l'angoisse lui serrait la gorge au point de lui faire mal.

— Ne vous tourmentez pas comme cela, chère Madame, Dieu est plus clément et plus juste que les hommes...

Oui, oui... elle espérait bien, mais...

Elle fit un geste vague de la main pour exprimer les craintes qui l'assaillaient.

Quelle était la nature de la blessure ? Était-elle grave ? Son mari était-il en danger de mort ?

Elle se posait toutes ces questions avec une anxiété grandissante.



Alfred Dreyfus, ce jour-là, était à l'honneur.

(p. 5104)

Et ce chirurgien qui ne venait pas ?

Elle attendait avec une impatience fébrile, que cette porte se rouvrit et, en même temps, elle appréhendait de voir arriver cet instant fatal.

Si les médecins allaient sortir pour lui dire :

— C'est fini, il était impossible de le sauver... il est mort...

La pauvre femme plongea son visage dans ses mains et donna libre cours à son chagrin. Elle poussait de profonds soupirs qui émurent tous les assistants.

Enfin, la porte s'ouvrit.

Elle laissa retomber ses mains et regarda le médecin-chef qui s'avancait vers elle.

Qu'exprimait sa physionomie ? L'espoir ?

Il souriait.

Lucie lui prit la main.

— Mon mari vit ?...

— Oui, et il y a tout lieu de croire, qu'il a encore de longues années à vivre.

Un long soupir de soulagement souleva la poitrine de la pauvre femme et, pendant un instant, elle demeura les yeux clos. Son visage s'éclaira et elle murmura :

— Il vit !

Puis, après un instant de réflexion, elle demanda, avec vivacité, au docteur :

— Puis-je entrer le voir ?

— Non seulement vous le pouvez, mais il faut même que vous l'emmeniez chez vous. Nous n'avons plus qu'à le panser et il sera de nouveau à vous.

— Ses blessures sont donc très superficielles ?

— Oui, les balles n'ont pas pénétré profondément, le poumon n'a pas été touché. J'ai tout de suite extrait les projectiles ; les blessures guériront en peu de temps et il ne lui restera plus que des cicatrices insignifiantes... En un mot, ce sera là une blessure beaucoup moins impor-

tante, que celle causée par la haine, la jalousie et l'injustice aveugle des hommes !

.....

Une heure plus tard. Alfred Dreyfus se trouvait étendu sur une chaise longue, dans son appartement. Près de lui se tenait Lucie et en face de lui le général Picquart. Le commandant était très pâle et sursautait de temps en temps, comme sous l'effet de la douleur. Visiblement, il souffrait beaucoup.

Mais il s'efforçait au calme et regardant Picquart, il déclara en souriant :

— C'est vraiment heureux que cela se soit produit ainsi ; cinq centimètres plus bas et la balle me perforait le cœur.

— Ne parle pas de cela, quelle affreuse chose ! Je t'aurais immédiatement suivi dans la mort.

— Et n'aurais-tu pas songé à nos enfants ?

Lucie fit un grand geste-las.

— Je n'aurais plus été capable de penser à rien.

— Votre femme a déjà supporté tant de malheurs, hélas ! on aurait très bien pu comprendre qu'elle ait tenu à disparaître avec vous.

— Oui, mais maintenant, tout va bien, dit-il joyeusement.

— Et tu m'as encore.

Puis se tournant vers le général Picquart, il demanda :

— A-t-on arrêté l'auteur de l'attentat ?

— Oui, et il sera châtié de cet abominable crime comme il le mérite !...

— Croyez-vous qu'il soit réellement coupable ?

Picquart regarda le commandant avec stupeur. Pou-
vait-il poser une pareille question ?

— Mais il n'y a aucun doute, on l'a arrêté l'arme à
la main, c'est lui qui a tiré.

— Oui, mais qui a armé cette main ? Qui lui a indi-
qué l'homme qu'il fallait abattre ?

.....

Pendant ce temps, la cérémonie du Panthéon s'ache-
vait par un défilé militaire.

Le Président de la République s'était avancé au
bord du pérystyle ; à ses côtés, se tenaient les ministres et
les membres du Corps diplomatique, ainsi que toutes les
personnalités, rassemblées un moment auparavant au-
tour du catafalque.

Le général Dalstein salua de l'épée le Chef de l'Etat
et se plaça en face de lui pour lui présenter les troupes
qui allaient passer devant lui.

Les régiments, musique en tête, défilèrent.

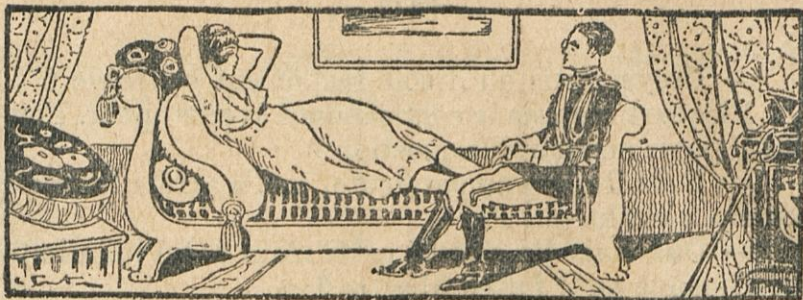
A midi sonnant, le dernier cuirassier s'éloignait au
galop, par le boulevard Saint-Michel.

Et M. Lépine, immobile à l'angle de la rue Soufflot
et de ce boulevard, avec la bonhomie qui l'a rendu célè-
bre, s'adressant à la fois à la foule et à ses agents, dit
tranquillement :

-- Maintenant, mes amis, tout est fini ; vous pouvez
tous aller déjeuner...

— Vive Lépine ! cria la foule.

Malgré cela, l'après-midi fut encore marqué par de
violentes bagarres et de nombreuses arrestations.



CHAPITRE DCXI

A LA COUR D'ASSISES

Malgré la bonne volonté du Gouvernement, les esprits étaient encore follement surexcités.

Les vaincus, malgré la grâce accordée à leurs chefs, ne désarmaient pas. Il était facile de s'en rendre compte par la fermentation qui avait suivi la translation des cendres de Zola au Panthéon.

Pour comble de malheur, les circonstances étaient peu favorables. Outre les difficultés militaires que nous rencontrions au Maroc, où nos ennemis avaient beau jeu, il y avait, à l'intérieur même du pays une fermentation révolutionnaire dangereuse.

A Draveil-Vigneux les fusils des gendarmes, chargés de la répression des grèves étaient partis tout seuls, si bien que toute la région était en ébullition.

Il en était de même dans les pays miniers, partout ; et cela joint aux tristes événements du Midi, ne contribuait pas peu à ébranler la popularité du président du Conseil, M. Clemenceau.

Pour comble, il y eut le mystère de l'impasse Ronsin.

Au fond de Vaugirard, dans une venelle, non loin du boulevard Pasteur, un peintre qui avait dû à Félix Faure, sa renommée, quelque peu usurpée, fut assassiné une nuit avec sa belle-mère, femme d'un richissime industriel de l'est. Seule réchappa du massacre sa femme, qu'on disait être l'Egérie d'un homme d'Etat fameux.

Le silence que firent soudain les journaux autour de cette enquête qui avait commencé par les absurdités coutumières : la femme rousse, l'homme à la barbe noire, l'homme au foulard rouge, ne contribua pas peu à accréditer cette légende. Et les bonnes langues s'en donnèrent à cœur-joie...

Malgré une actualité excessivement chargée, qui prouve combien nous avons tort quand nous croyons que notre époque voit plus de crimes que jamais — car la chronique relatait au moins trois assassinats par jour, sans compter les méfaits de la bande d'Hazebrouk qu'on jugeait à ce moment-là — le mystère de l'impasse Ronsin mit sur les dents tous les politiciens qui avaient dîné chez les Steinheil.

Et ils étaient nombreux.

Quoi d'étonnant qu'on oubliât un peu le criminel qui avait tiré sur Dreyfus et avait déclaré au juge d'instruction qu'il n'avait pas de haine particulière pour le commandant; mais qu'il détestait le dreyfusisme et le chambardement militaire qui en avait été la conséquence.

Grégori avait été incarcéré à la Santé, dans une cellule voisine de celle où le général Picquart avait été détenu jadis.

Cet homme qui, à soixante-six ans, après toute une vie honorable, s'était abaissé à commettre un meurtre, n'était pas le premier venu.

Ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, journaliste assez connu, rédacteur en chef du journal provincial

« La Sarthe », syndic de la presse militaire et collaborateur du « Gaulois », on pouvait se demander, vraiment, si pour accomplir cet acte, il avait encore toute sa raison.

Mais les experts se montrèrent formels : Louis-Anthelme Grégori n'était pas fou le moins du monde. C'était bien la passion politique qui l'avait poussé au meurtre.

D'ailleurs, il avait été félicité pas tous les adversaires de Dreyfus, qui, malgré le jugement irrévocable de la Cour de Cassation, n'avaient pas désarmé et restaient toujours sur la brèche. Ce coup de main, exécuté par un ami de Drumont, directeur de la « Libre Parole » et chef des ligues antisémites, ne pouvait que leur faire plaisir.

Les passions ne désarmaient pas.

Bien au contraire. Malgré la pacification, si ardemment désirée par le gouvernement, les haines se faisaient plus vibrantes. En réhabilitant Dreyfus, la Cour de Cassation avait rendu un arrêt de justice ; mais les artisans du malheur du commandant, les Mercier, les Boisdoffre et les autres, ne désarmaient pas, car désarmer eut été s'avouer coupables.

Et ceux qui n'avaient aucun motif de haine contre Dreyfus s'en prenaient au « dreyfusisme », ce mouvement dont Zola avait été l'animateur, au nom de la Justice et de la Vérité.

Et, justement, la glorification de l'auteur de « Germinal », de « Fécondité » et de tant d'autres romans qui avaient maintenant la faveur du gros public, avait été le dernier coup porté aux adversaires du commandant et de ses amis.

Cette glorification de l'écrivain portait ombrage à tous ceux qui l'avaient sournoisement attaqués dans sa vie privée et dans sa famille. Là, encore, de même que

ceux qui avaient voulu faire condamner Dreyfus ne voulaient pas s'avouer vaincus et se rallier pour ne pas passer pour coupables, les adversaires de Zola, en ratifiant la gloire du grand homme, auraient implicitement avoué leur félonie...

C'était ainsi qu'il avait fallu trois votes de la Chambre pour cet hommage posthume.

D'ailleurs, on ne peut dire que l'attentat commis par Grégori contre le commandant Dreyfus avait soulevé une véritable stupeur; un service d'ordre très important avait été prévu par le gouvernement, car on craignait en effet, des incidents; mais l'on était loin de supposer qu'il se produirait dans l'enceinte même du temple et qu'il serait sanglant.

Par mesure de précaution, les cartes de presse, elles-mêmes, avaient été réduites au minimum et contrôlées par le ministère de l'Intérieur et, alors que de nombreux journalistes, animés des meilleures intentions, n'avaient en poche que leur coupe-file, qui ne leur donnait pas accès à l'intérieur du Panthéon, Grégori, par une terrible ironie du sort, avait en main une de ces cartes roses, délivrées par le ministère de l'Intérieur...

*
**

L'affaire vint, devant les assises au début de septembre.

On avait choisi cette date pour éviter que la foule ne se pressât dans l'enceinte du Palais. Beaucoup de Parisiens étaient encore en vacances ou à la chasse; on espérait ainsi éviter le trop grand retentissement de ce procès.

Malgré ces précautions, la salle d'audience fut envahie bien avant l'heure des débats.

On revoyait là les mêmes visages que, neuf ans auparavant, on trouvait à Rennes. Rien ne semblait changé...

C'étaient les mêmes femmes, toujours élégamment chapeautées et vêtues de clair; c'étaient les mêmes généraux, un peu vieillis; les mêmes hommes politiques, les mêmes journalistes, et enfin, les mêmes témoins...

Car, assurément, de la manière dont les débats étaient engagés par l'avocat de Grégori, on allait juger non pas la tentative de meurtre dont le commandant Dreyfus avait été la victime, mais le régime, le gouvernement, Dreyfus et jusqu'à Zola.

Au banc de la partie civile, Mathieu et Alfred Dreyfus se tenaient avec leurs avocats, tandis que celui des témoins était encore vide.

Il faisait un temps superbe, par les grandes fenêtres, ouvertes sur la place Dauphine, la lumière entraît à flots, avec le gazouillement des oiseaux et les cris des enfants, jouant au dehors.

Par une attention toute particulière, vis-à-vis de l'accusé, on avait choisi comme président à cette session des Assises, le conseiller Charles de Valles, qui avait été substitut à Belley, ville natale de Grégori.

L'avocat général était M. Lescouvé, qui allait se mesurer avec M^e Joseph Ménard, qui assumait la défense de l'inculpé.

Dans la salle, un brouhaha de voix, un tumulte de conversations, d'exclamations, de vibrations de toute sorte; puis, soudain, l'apparition sur le seuil d'un huis-sier, ouvrant la porte à deux battants et annonçant d'une voix solennelle :

— Messieurs, la Cour!...

Le silence se fit alors.

Un silence tout relatif, d'ailleurs, tandis que les magistrats, en longues robes rouges, faisant contraste avec toutes les toges noires des avocats, assis à leurs bancs, pénétraient dans la salle, où l'auditoire, muet, mais debout, les attendaient.

Les juges prirent leurs places respectives, puis le public se rassit.

— Gardes, introduisez l'accusé!

Vêtu avec une élégance de bon aloi, un crêpe au bras, car il vient de perdre sa mère, quelques semaines auparavant, Grégori, conduit par trois gardes municipaux, pénètre dans le box qui lui est réservé.

Un murmure sympathique accueille cette entrée un peu théâtrale; des femmes sourient à l'inculpé qui paraît très calme.

Les témoins, à leur tour, pénètrent dans la salle, pour répondre à l'appel de leurs noms.

La liste en est longue et cet appel provoque une diatribe assez vive.

Plusieurs témoins, en effet, se sont abstenus de paraître et, parmi eux, il y a le président du Conseil, Georges Clemenceau, le général Picquart, le ministre de l'Instruction Publique, M. Doumergue; Joseph Reinach et Henri Bauer.

Celui-ci a donné comme raison de son abstention qu'il était retenu par ses fonctions.

— Oui, s'exclame M^e Ménard, M. Henri Bauer inspecte les monuments historiques; il est tout à fait évident que ses fonctions devaient le retenir... Pourtant, je vous le demande, messieurs, cette besogne est-elle si urgente? Les monuments historiques eussent-ils changé de place si l'inspecteur était allé les visiter un autre jour!...

Et s'animant, l'avocat ajoute, tandis que des sourires et des petits rires détendent tous les visages :

— Je ne comprends pas, messieurs, comment l'on peut se jouer ainsi de la majesté de la justice; non, en vérité je ne le comprends pas!... Devant une convocation de la Justice, le premier magistrat de la République, lui-même, est un simple citoyen, ainsi que l'a admirablement dit, à Rennes, il y a neuf ans, M. Casimir Périer.

« Personne ne peut se dispenser de répondre à l'appel de la Justice! Personne!... Il faudrait que messieurs les ministres, les députés, les fonctionnaires de l'Etat, si haut placés soient-ils, se pénétrèrent bien de cette idée: la loi est la même pour tous...

« Tous sont de simples citoyens, lorsqu'il plaît à la Justice de les convoquer et, si je le voulais, monsieur le Président, je pourrais exiger que l'on fasse chercher ces témoins récalcitrants...

— A votre disposition, Maître! répond aimablement le président. D'ailleurs, je mets mon pouvoir discrétionnaire à l'entière disposition de la Défense, car je suis persuadé qu'elle en fera bon usage. J'entendrai toutes les personnes qu'il vous plaira de faire citer, même si elles ne l'avaient pas été régulièrement...

— Merci! dit M^e Ménard, qui s'incline et se rassied.

L'amabilité du président fait tiquer Dreyfus et ses amis. On devine tout de suite quel pli prendront ces débats et quelle en sera l'issue...

Le président expose alors quels furent les antécédents de Grégori, puis il raconte la scène qui eut lieu le 4 juin au Panthéon.

— Vers onze heures du matin, dit-il, s'adressant à l'inculpé, vous vous trouviez au Panthéon. Vous vous étiez, grâce à vos amis, procuré une carte de presse. Elle était rose, c'est-à-dire qu'elle venait du ministère de l'Intérieur...

— Oui, dit négligemment Grégori, c'était, si je puis ainsi m'exprimer, une « carte de promenoir »; elle ne me

donnait pas droit à un siège dans l'enceinte; elle m'autorisait seulement à m'y promener...

— Vous avez pris d'autres libertés, dit le président, en souriant.

Puis il continua :

— Vous êtes arrivé sur la place par la rue d'Ulm, cette rue d'Ulm, qui évoque pour vous tant de souvenirs de votre jeunesse, si j'en juge par les notes que j'ai trouvées dans votre agenda. Vous êtes un homme très attaché aux souvenirs et ceux de l'Ecole Normale supérieure sont certainement parmi vos meilleurs.

— En effet, monsieur le Président; je ne puis oublier le temps que j'ai passé dans cette école et c'est justement en entendant parler le grand maître de l'Université...

— N'anticipons pas, je vous prie, interrompit le président. Je tiens essentiellement à faire comprendre à messieurs les jurés comment le drame s'est produit et il n'est possible de le faire qu'en procédant par ordre. Donc, vous arriviez par la rue d'Ulm et vous avez rencontré là un de vos confrères, M. Bertol-Graivil, qui représentait une délégation quelconque.

— Les journalistes républicains, exactement...

— Bien. Vous lui avez parlé et demandé où était Dreyfus. Cependant vous connaissiez celui-ci ?

— Parfaitement; je l'avais vu souvent; mais je ne savais pas où était sa place, le 4 juin.

— M. Bertol-Graivil vous l'a donc indiquée ?

— Pas tout de suite; il s'est contenté de me répondre : « Il est placé auprès de Mme Zola. »

— Vous avez insisté et dit que vous ne le voyiez pas. Alors M. Bertol-Graivil, en bon confrère, par simple camaraderie, a fait quelques pas avec vous et contourné l'enceinte réservée.

« A ce moment, le ministre de l'Instruction Publique venait de prendre la parole. M. Bertol-Graivil vous a conduit près de la tribune en disant : « Le voyez-vous, cette fois ?... » Est-ce bien exact, Grégori ?

— Oui, monsieur le Président, c'est à peu près cela. Je me promenais comme tous les porteurs de cartes roses ; mais tout en me promenant, je m'affermisais dans ma résolution de ne pas laisser passer cette cérémonie, qui, à mon avis, constituait un véritable scandale, sans faire un geste ; mais, cependant, j'étais bien obligé de constater qu'il y avait là un déploiement de forces considérables, de forces telles qu'il devenait presque impossible de faire quelque chose...

— Racontez-nous, maintenant, vous-même comment les choses se sont succédées, dit le Président.

— C'est très simple ; quand Bertol-Graivil m'eût quitté, je revins vers la porte de la rue d'Ulm et, là, j'ai rencontré deux confrères, qui ne pouvaient entrer et, de ce fait, me jalousaient un peu, car ils n'avaient que leur coupe-file...

« M. Doumergue venait de prendre la parole ; je me demandais si j'allais rester, puisqu'il me semblait impossible de faire quoi que ce soit, lorsque certaines des paroles qu'il prononçait arrivèrent à mes oreilles... Je sursautai ; j'entendais rouler dans cette éloquence officielle les grands mots de « vérité », de « justice », de « lumière »... J'entendais glorifier Zola comme l'apôtre du dreyfusisme, comme l'homme qui avait fait éclater au grand jour de la justice, la lumière de la vérité...

« Et alors, Monsieur le Président, Messieurs de la Cour, Messieurs les Jurés, j'eus un sursaut, un sursaut d'ancien professeur, d'ancien universitaire, d'ancien élève de cette Ecole Normale Supérieure, qui était à dix pas, et dont on a évoqué ici, tout à l'heure, le souvenir, et je

pensai : « Est-il possible que l'Université, dans la personne du Grand-Maître, soit tenue d'être dreyfusarde?... »

« Voilà ce que je voulais dire tout à l'heure, monsieur le Président. Ce sont les paroles prononcées par le Grand Maître de l'Université, qui ont déterminé mon acte...

« Alors, je traversais l'enceinte de nouveau, je m'arrêtai un instant près des bancs de la presse, puis, à travers toutes les rangées d'huissiers et de gardes municipaux, je parvins près du commandant Dreyfus...

— Rien ne vous arrêta plus alors ; vous étiez décidé à faire votre geste meurtrier, bien décidé... ?

— Eh non ! je ne pensais pas un instant à faire un geste meurtrier. Le geste que j'ai accompli n'avait pour moi qu'une valeur de symbole ; je me livrai à cette manifestation dans des conditions purement symboliques !...

Quelques murmures, à cette assertion, fusèrent dans la salle.

— Cependant, votre revolver était chargé à balle et non à blanc, objecta le président.

— Sans doute ; mais j'avais cependant la certitude de ne pas abîmer le commandant Dreyfus ; je voulais simplement manifester par une protestation énergique contre la cérémonie du Panthéon.

— Mais Dreyfus n'en était pas le responsable !

— Il était le responsable d'un état d'esprit, d'une mentalité ; je veux parler du dreyfusisme... Ce n'est pas sur le commandant Dreyfus que j'ai tiré, c'est sur le dreyfusisme, s'incarnant en lui !

« L'acte d'accusation dit que j'éprouvais de la haine pour le commandant Dreyfus ; c'est absolument faux ; c'est du roman chez la portière. Je n'éprouvais aucune haine contre lui ; mais je hais profondément le dreyfusisme et son œuvre !

« Sans la cérémonie du Panthéon, sans les honneurs

militaires rendus à Dreyfus et aux cendres de Zola, par la garnison de Paris, on n'aurait jamais entendu parler de moi...

— Reprenez votre récit où vous l'aviez laissé. Grégori. M. Doumergue parlait, vous vous êtes glissé derrière le commandant Dreyfus... ?

— Oui, le ministre se tut et j'entendis dans le silence la fin de la symphonie de Beethoven... Je n'hésitais plus... Quand résonnèrent les premières notes du « Chant du Départ », tout le monde se mit debout. Le défilé officiel allait commencer.

« Mme Zola allait sortir la première, puis les ministres, les personnages officiels, les grandes corporations de l'Etat, dans un ordre protocolaire, puis ce serait au tour de la famille Dreyfus : le commandant, sa femme, son frère, ses enfants...

— Où vous trouviez-vous à ce moment ?...

— Un peu en arrière de Dreyfus, mais en biais. Par rapport au commandant j'étais placé obliquement.

« Il regardait défilér le cortège, quand je tirai. La première balle l'atteignit au défaut de l'épaule ; il ne la sentit pas ; il n'entendit que le bruit de la détonation, fit un mouvement comme pour se détourner en prononçant :

« Ha ! ha !

« Il devait penser qu'il s'agissait d'un pétard ; mais la seconde balle l'atteignit au bras...

— Vous aviez votre revolver depuis fort peu de temps...

— Ce n'est pas tout à fait exact ; j'ai toujours eu un revolver...

— Ne jouons pas sur les mots... Oui, vous aviez depuis des années un revolver d'un vieux modèle que vous aviez acheté rue du Louvre ; mais le 23 mai, ce qui semblerait appuyer la thèse de la préméditation, car vous connaissiez déjà la date de la cérémonie du Panthéon,